

### ***Comment tout a commencé***

Si un garçon épris d'aventures devait choisir où habiter, Portsoy, en Écosse, serait une bonne idée. C'est dans ce port de mer que vivait la famille de Robert. Son père était agent des douanes maritimes. Le travail de monsieur Moffat consistait à s'assurer que tout le commerce effectué dans le port était légal, qu'aucune marchandise illégale n'entraît ni ne sortait et que toutes les taxes étaient payées.

« Personne n'a plus d'imagination qu'un contrebandier, disait souvent monsieur Moffat. Et personne n'est plus stupide non plus. Parfois je me demande parfois s'ils ne me prennent pas pour un idiot !

Sa femme devina qu'il avait une histoire à raconter sur sa journée de travail, car il commençait toujours de la même façon.

— Que s'est-il passé ? l'encouragea-t-elle.

Monsieur Moffat secoua la tête.

— J'étais en train de contrôler un bateau qui s'apprêtait à quitter le port avec une cargaison de céréales. Dans un coin se trouvaient des barils soigneusement enveloppés dans des chiffons pour les protéger des chocs en cas de tempête et entourés d'une montagne d'immondices. C'est cette saleté qui a attiré mon attention, parce qu'en général les bateaux sont propres.

*Un cœur pour l'Afrique*

'Qu'est-ce que c'est que ça ? ai-je demandé au Second.

'C'est de la poix' qu'il m'a répondu. Je ne sors jamais en mer sans quelques barils de poix pour les petites réparations. Il y a des bateaux au fond de la mer qui vogueraient encore s'ils avaient eu de la poix à bord.'

Madame Moffat se douta bien que le Second avait commis une maladresse. Essayer de plaisanter avec un agent des douanes était généralement le signe qu'on avait quelque chose à cacher.

Son mari poursuivit :

— Je lui ai fait remarquer qu'il s'était donné beaucoup de peine pour protéger ces barils de poix, qui n'en étaient peut-être pas. De fait, ils contenaient du whisky, du whisky brassé illégalement ! Je les ai immédiatement fait porter à terre et infligé une grosse amende au Second. Je peux te dire qu'il n'était pas content ! »

Portsoy était l'endroit idéal pour un enfant. Il pouvait y vivre toutes sortes d'aventures et partir à la découverte des environs. Les frères aînés de Robert surveillaient leur cadet de près quand ils se promenaient sur le sentier qui longeait la falaise au-dessus de la petite baie. Le sentier littoral était plus sûr et restait sec même à marée haute. Mais quand la tempête faisait rage, un cavalier et son cheval pouvaient être emportés au large pour ne plus jamais revenir. Et des tempêtes, il y en avait beaucoup à Portsoy !

Un autre endroit fascinant était le port, où se croisaient des bateaux en provenance ou à destination de toutes sortes d'endroits qui faisaient rêver. Les marins parlaient des langues bizarres que Robert ne comprenait pas.

*Comment tout a commencé*

Il y avait aussi les bruits de Portsoy, dont Robert se souvint encore des années plus tard quand il vécut loin de l'Écosse : Les mouettes rieuses, installées sur les toits, donnaient l'impression de se moquer des pêcheurs. Les chaînes cliquetaient sur les bateaux et le vent du nord-est emportait le son au loin. Les voiles claquaient dans le vent, surtout quand elles étaient mouillées, et les roues des charrettes lourdement chargées de marchandises crissaient sur la route qui montait du port en pente raide. Portsoy était petite, animée et bruyante - l'endroit idéal pour un garçon au tournant du 18<sup>e</sup> siècle. Robert était né le 21 décembre 1795 et c'est dans ce village enchanteur qu'il passa les années 1797 à 1806.

Comme il n'y avait aucun éclairage public, les enfants Moffat - cinq garçons et deux filles - ne s'aventuraient pas dehors par les sombres nuits d'hiver. Ils se rassemblaient plutôt autour de la cheminée dans la maison familiale. Un dicton de l'époque disait : « *Les mains oisives sont l'atelier du diable* ». Cela veut dire que si les gens restent sans rien faire, le diable peut leur donner de mauvaises idées pour occuper leur temps. Or, on n'avait pas l'habitude de rester oisif et de perdre son temps chez les Moffat. La mère de Robert avait fort à faire avec sa maison et ses sept enfants, mais il lui restait toujours du temps pour leur enseigner ce qu'elle jugeait important.

Ainsi, pendant les longues soirées d'hiver, elle apprenait à ses enfants - aux garçons comme aux filles - à tricoter et à coudre. Ils reprisaient leurs chaussettes et raccommodaient leurs habits déchirés. Comme l'argent était rare, on ne jetait rien qui pouvait encore servir. Contrairement à ce que nous croyons, ce n'est pas nous, gens du vingtième siècle, qui avons inventé le recyclage ! Madame Moffat aurait pu nous

*Un cœur pour l'Afrique*

en apprendre long sur le sujet. Une veste devenue trop petite pour l'aîné de la fratrie servait au deuxième, puis au troisième et parfois même jusqu'au dernier. Quand une veste était vraiment trop usée pour être encore portée telle quelle, on coupait les manches et les enfants les enfilaient sous leurs chaussettes hautes pour protéger leurs jambes du froid mordant de l'hiver. Le reste était découpé en morceaux pour rapiécer d'autres vestes usées. Et les chutes de tissus restantes étaient déchirées en bandes et tressées en un tapis qu'on étalait devant la cheminée pour s'isoler du sol glacial.

Cette habitude de tout recycler avait donné l'idée d'un jeu aux enfants Moffat : ils s'asseyaient sur le tapis, l'un d'entre eux fermait les yeux et pointait le doigt vers un endroit de la carquette. Chacun essayait alors de se souvenir du vêtement d'où provenait cette chute de tissu et on laissait remonter les souvenirs.

« C'était la veste de grand-père. Je n'aimais pas quand il la portait parce qu'elle était rêche et me grattait les joues quand il me serrait contre lui.

— Après, Maman l'a retaillée pour me faire un manteau.

— Moi, je suis tombé dans la mer avec. Elle s'est gorgée d'eau et est devenue tellement lourde que j'ai failli me noyer.

— Quand j'ai troué ma culotte, Maman l'a rapiécée avec un bout du tissu de cette veste.

Et le petit dernier de conclure, tout fier :

— C'est cette culotte que je porte maintenant ! Regardez mon genou ! »

En plus d'apprendre à ses enfants la couture, le tricot et mille autres choses utiles, madame Moffat leur parlait aussi de Dieu. Jésus était son Sauveur et elle l'aimait de tout son cœur. C'était aussi le cas de son mari. Ainsi tous deux priaient

*Comment tout a commencé*

pour leurs enfants et leur enseignaient la Bible. Ils savaient que la Bible était le livre le plus important au monde et ils tenaient à ce que Robert, ses frères et sœurs la connaissent.

Les Moffat étaient une famille modeste qui ne pouvait pas se permettre d'acheter des livres. Les seuls qu'ils possédaient étaient la Bible et le Petit Catéchisme. Ce dernier n'était pas si petit que son nom le laissait entendre, du moins pas pour un garçon comme Robert. Il se présentait sous forme de questions-réponses sur la Bible et avait pour but d'instruire les enfants dans la foi chrétienne. Bien entendu, ils devaient savoir lire avant de pouvoir l'utiliser seuls. Mais même avant de savoir lire, Robert connaissait déjà beaucoup de questions et de réponses parce qu'il les apprenait par cœur. En fait, c'est sur la première page du Petit Catéchisme que Robert a appris les lettres de l'alphabet !

Si le dimanche était consacré au culte à l'église le matin et à l'enseignement biblique à la maison l'après-midi, les autres jours de la semaine se passaient généralement à l'extérieur. Robert descendait souvent au port, où il essayait de se rendre utile aux marins.

Vous vous demandez peut-être s'il lui arrivait d'aller à l'école. Oui, il y est allé, mais très courtement, quelques semaines à peine. L'école n'était pas obligatoire à l'époque et beaucoup d'enfants n'y allaient pas. Le *dominie* (c'est ainsi qu'on désignait le maître en Écosse) de Robert s'appelait Wullie Mitchell. C'était un homme sévère qui manquait de patience avec ses élèves. Cela expliquait-il le manque d'assiduité de Robert ? Nul ne le sait. Peut-être la vraie raison était-elle que le capitaine d'un bateau amarré au port l'aimait beaucoup et l'emmenait parfois faire un tour en mer, malgré son jeune âge.

*Un cœur pour l'Afrique*

Robert était un aventurier dans l'âme et il n'avait pas encore onze ans quand il décida de partir en mer pour de bon. On imagine le souci qu'il causa à ses parents ! Il écrira des années plus tard à son fils : « *Tu serais étonné de l'indigence de mes connaissances scolaires à l'époque. J'aurais pu recevoir une meilleure éducation. Mes chers parents n'y sont pour rien, c'est moi qui voulais être un homme avant l'âge. Je vivais dans un port et j'ai succombé à l'appel de la mer.* »

Le garçon - rappelez-vous qu'il n'avait pas onze ans ! - fondait de grands espoirs sur son départ en mer : « Fini l'école ! Fini les leçons et les coups de règle sur les doigts ! »

Pendant un temps, la vie du jeune matelot fut exaltante, mais difficile. Malgré son jeune âge, on attendait de Robert qu'il travaille comme un homme et il avait souvent les muscles endoloris et les mains couvertes d'ampoules.

« Comment une petite écorchure au doigt peut-elle faire aussi mal ? » se demanda-t-il pour la centième fois, alors que l'eau de mer rendait sa main tellement douloureuse qu'il devait se retenir de pleurer. Parfois même il était reconnaissant pour les embruns qui cachaient ses larmes. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre que la vie de marin n'était pas pour lui et il eut hâte de rentrer au port.

« *Cette expérience m'a dégoûté de la vie de marin* » écrivait-il dans ses vieux jours.



Il avait onze ans quand son père changea d'emploi. Monsieur Moffat fut nommé à un poste à Carronshore, un lieu qui dut paraître très, très différent aux enfants. Au lieu de vivre dans un port surplombé de falaises abruptes, avec le vent du nord-est soufflant du cercle arctique, ils habitaient

*Comment tout a commencé*

maintenant très loin de la mer. C'était toujours un port, mais un port sur la rivière Carron, qui se jetait un peu plus au nord dans le fleuve Forth. Et l'estuaire du Forth n'avait guère plus d'un kilomètre et demi de large.

Combien les vagues venant s'écraser sur la jetée, les balades en bord de mer avec le capitaine et le panorama depuis son point de vue préféré en haut des falaises durent manquer à Robert ! Il y avait cependant aussi des endroits fascinants à explorer à Carronshore et quelques nouveautés intéressantes à découvrir.

« Quel est ce drôle de bateau ? demanda Robert à son nouvel ami.

— C'est le célèbre *Charlotte Dundas*.

— Il a l'air plus bizarre que célèbre, commenta Robert. Quelle est son histoire ?

Son ami la connaissait bien. Tout le monde à Carronshore avait entendu parler du *Charlotte Dundas*.

— Eh bien, dans ton nord, tu n'as jamais vu que des voiliers. Mais ici, nous savons que l'avenir est dans les vapeurs à aubes et non plus dans les voiliers.

Cette affirmation piqua la curiosité de Robert, même s'il en doutait un peu.

— Tu vois les roues à aubes de chaque côté ? demanda son ami.

Il ne pouvait pas les manquer, elles étaient plus hautes que la coque.

— Dans la coque se trouve une chaudière à vapeur, lui expliqua-t-il. Quand la pression monte elle actionne une manivelle qui fait tourner les roues à aubes.

Robert était fasciné.

— En quoi est faite la coque ? voulut-il savoir. Si c'est du bois, il y a un risque d'incendie.

*Un cœur pour l'Afrique*

Son ami secoua la tête.

— C'est du bois, en effet, reconnut-il, mais il n'y a aucun danger. Tu ne penses quand même pas que le chantier naval de Grangemouth construirait un bateau qui risquerait de prendre feu !

Les deux garçons se trouvaient à présent juste à côté du *Charlotte Dundas* et Robert avait l'impression de contempler le bateau du futur. Son esprit aventurier se réveilla et il prit à imaginer où ce bateau pourrait l'emmener.

— Est-ce qu'on pourrait traverser l'Atlantique là-dessus ?

— Ne sois pas stupide ! Il faudrait emporter tellement de charbon pour alimenter la chaudière que le bateau coulerait. C'est un remorqueur, et il a uniquement été conçu pour tirer des barges sur le Forth. »

Robert était un aventurier dans l'âme et non un marin d'eau douce !



Ce fut à Carronshore que Robert vécut sa deuxième expérience scolaire. Les parents Moffat l'envoyèrent avec son frère aîné à l'école de monsieur Paton. Il avait onze ans et ne resta que six mois à l'école. Les sujets traités étaient très différents de ce qu'on enseignerait aujourd'hui à un enfant de cet âge. Robert apprit la comptabilité et les mathématiques. Il était beaucoup plus intéressé par l'astronomie, mais cette matière était réservée aux élèves plus âgés.

« Comment se fait-il que tu connaisses la Grande Ourse et Orion ? s'étonna un camarade. Tu n'as pas encore l'âge d'aller à ce cours.

— C'est parce que nous habitons loin de l'école, répondit-il avec un grand sourire. Sur la demande de Père, monsieur



*Comment tout a commencé*

Paton a accepté que j'attende mon frère aîné, dont les cours terminent plus tard, pour rentrer à la maison. Alors, quand les grands sont réunis autour du bureau du professeur, je me glisse discrètement derrière eux pour écouter. Dès qu'il leur explique quelque chose d'intéressant, je m'approche le plus près possible pour profiter de la leçon sans qu'il me voie. »

Les soirs d'hiver sur le chemin du retour, son frère et lui regardaient le ciel et essayaient de repérer les constellations dont le maître avait parlé. Il n'y avait pratiquement pas de pollution lumineuse à l'époque et les étoiles brillaient plus fort que dans nos villes aujourd'hui.

C'est grâce à cette même méthode que Robert se rendit compte qu'il aimait également la géographie. Sa curiosité était insatiable. Il y avait tellement de pays aux noms étranges à découvrir ! Leurs habitants ne ressemblaient pas du tout aux Écossais et parlaient des langues que pratiquement personne ne comprenait.

Mais ce n'était pas seulement à l'école que le jeune garçon entendait parler de personnes vivant dans d'autres parties du monde. Madame Moffat racontait beaucoup d'histoires missionnaires à ses enfants. Des années après avoir quitté la maison, Robert se souviendrait encore d'un livre qu'elle leur avait lu sur des missionnaires travaillant au Groenland et au Labrador. Tout cela était passionnant !